

LA PETITE BOUTIQUE DE ROSIE GRINGE

DEUXIÈME TOME DES ENQUÊTES D'ANTOINETTE

FANNY FOLLY

Cet ebook a été publié sur Amazon.com

© Fanny Folly 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation, et de traduction intégrale ou partielle
réservée pour tous les pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Tous droits réservés. Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les
lieux et les incidents sont utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des
événements réels ou des personnes, vivantes ou décédées, est une coïncidence.

Couverture : Elise Vitasse©

Crédit photos : Julie Allaume

ISBN: 979-10-359-1572-8

NOTE DE L'AUTEUR

La petite boutique de Rosie Gringe est la suite de L'étrange pension de Mrs Scragge.

Pour vous rafraîchir la mémoire, vous pouvez lire ce qui suit sinon téléchargez le tome 1 disponible sur Amazon au format papier ou numérique :

L'étrange pension de Mrs Scragge

Souvenez-vous :

Antoinette, nurse anglaise d'origine dominicaine qui s'est occupé pendant 15 ans de cet ingrat d'Edward Roachester, le petit dernier de cette fameuse famille d'aristocrates britanniques? Nous avons laissé notre amie en pleine panique:

Après avoir tenté une reconversion dans l'immobilier, elle se retrouvait expatriée en France, à Faches-Thumesnil à travailler comme femme de ménage pour la CLEAN et Monsieur Anselme.

Il faut dire qu'elle était accusée par les autorités d'être en possession de cinq kilos de cocaïne!

Après avoir éprouvé ses talents de détective chez la vieille Mrs

Scragge, elle file avec sa collègue Mireille vers un village plutôt singulier...

On y vénère la tulipe et les clochettes de porte...



Cet ouvrage est disponible en téléchargement au format ebook.

J'espère que vous prendrez autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à l'écrire.

Si vous relevez une coquille, une faute d'orthographe, dans un souhait d'améliorer ce livre, vous pouvez formuler vos remarques ici :

lesenquetedantoinette@gmail.com

PROCHAIN ARRÊT : BLIENKSBURG!
BLIENKSBURG: TOUT LE MONDE DESCEND!

J'aurais préféré la route des vins à la route de la tulipe, mais mon guide Mireille, toujours d'aussi bonne humeur me propose un crochet par son village natal.

C'est le coin le plus paumé des Pays-Bas et le chemin pour y accéder est plus ennuyeux qu'un discours d'introduction des débats à la chambre des lords.

Est-ce une raison pour la jeter en prison?

Et quand Kiekels, l'avocat de mes ex-patrons adorés me propose un deal d'enfer, est-ce que l'ennemi de mes ennemis va devenir mon ami?

J'ai intérêt à prendre les horticulteurs avec des pincettes.

Sinon, je risque de me retrouver à manger les tulipes par la racine.

Comme le disait ma grand-mère "Les cadavres c'est comme le porridge: il vaut mieux les servir froid pour éviter de se faire cramer!"



VOUS ÊTES PRÊT-E?

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1	1
Chapitre 2	7
Chapitre 3	15
Chapitre 4	23
Chapitre 5	33
Chapitre 6	41
Chapitre 7	55
Chapitre 8	61
Chapitre 9	69
Chapitre 10	81
Chapitre 11	89
Chapitre 12	93
Chapitre 13	103
Chapitre 14	111
Chapitre 15	119
Chapitre 16	129
Chapitre 17	137
Chapitre 18	143
Chapitre 19	149
Chapitre 20	153
Chapitre 21	159
Chapitre 22	167
Épilogue	177
<i>Antoinette est déjà de retour...</i>	181
<i>Du même auteur</i>	183
<i>À propos de l'auteur</i>	185

Quand Mireille m'a dit :
« Regarde, ça a l'air sympa ! », mon système d'alarme
aurait dû s'activer.

Quand elle a ajouté d'un ton mystérieux :

« Rien n'a vraiment changé... » puis « Tu entends ce bruit ? J'ai
l'impression qu'il y a un problème avec la bagnole... », j'aurais dû
me méfier.

L'impression de flotter en dehors de mon corps se confirme : là
et en même temps absente. Je pense sans arrêt à Gentry, à Edward
et à ce serpent de Joja.

Que font-ils à ce moment précis ?

À ce moment où moi, Antoinette, je déambule, sur une route
de campagne dans la province du Brabant-Septentrional, en plein
sud des Pays-Bas.

On ne peut pas dire que ce soit la route directe pour rentrer à
Faches-Thumesnil.

Il est 16 heures, en octobre, un dimanche...

C'est peut-être l'heure de la promenade dans la cour de la
prison pour Gentry.

Edward sort de son coma post-beuverie du samedi soir et reprend doucement contact avec la réalité. Ce qui consiste pour lui à rentrer dans un pub et commander une pinte. Il appelle ça traiter le mal par le mal.

Et Joja...

Joja, j'ose à peine imaginer. Il prend le thé avec sa *niña encantadora* tout en planifiant sa prochaine livraison de cocaïne. Quoiqu'à mon avis, il se tient à carreau avec le projecteur pointé sur son business, depuis le moment où sa marchandise a été retrouvée dans le congélateur des Roadchester.

Je le vois pousser sa fille sur la balançoire de Saint James's Park...

Je peux entendre la petite crier : « *Mas alto ! Mas alto papa !* » pendant que lui pense me tordre le coup.

Je frémis.

Cette idée me reconnecte immédiatement au moment présent.

« Bon, je pense que ce serait plus prudent de s'arrêter et de faire contrôler le moteur. Je n'ai pas envie de tomber en panne en pleine cambrousse... Hé ! Ho ! Tu comptes rêvasser là toute l'après-midi ? La voiture chauffe ! Ça doit-être le radiateur ou quelque chose comme ça.

— Ah ? Heu ! oui. Tu peux réparer ?

— Non, je ne crois pas, je ne suis pas mécano, moi. Et puis tout est électronique maintenant. Tout ce que je sais, c'est que j'ai un voyant qui s'allume et que la voiture fait un drôle de bruit.

— Mais on est déjà dans la cambrousse là ! On ne devrait pas plutôt se mettre en quête d'un garagiste ?

— On le fera à pied. On peut chercher quelqu'un qui nous renseignera sur le premier garage qu'il connaît et qui se déplacera. »

Mais ma pauvre amie, tu ne connais pas Google ?

Comme pour répondre à mon questionnement intérieur, Mireille rétorque :

« Aucun réseau digne de ce nom ici ! On va devoir employer les bonnes vieilles méthodes. Allez, viens, allons nous dégourdir les jambes !

— J'arrive ! »

La Punto est garée sur le bas-côté d'un champ, le long d'une petite route pavée qui, de prime abord, a embrassé les sandales de Mathusalem et de ses contemporains.

« On est où ?

— Ah d'accord ! Tu n'as rien écouté quoi ! »

Comment lui avouer qu'après quarante-cinq minutes de discours ininterrompus, mon corps est engourdi par une transe hypnotique : les yeux grands ouverts, mais parti loin, loin, loin... Des mots pourtant me parvenaient quelquefois : enfance, nourrice, retrouvailles, jamais, revenue.

« C'est chez moi ici. C'est ici que j'ai grandi ! »

Dans ce trou paumé ?

« Dans ce charmant village ?

— Charmant, charmant, tu y vas fort. Attends d'avoir découvert ses ouailles et tu me diras si tu le trouves toujours aussi charmant. »

Le ciel bas se teinte de plusieurs nuances de gris et des corbeaux se posent sur d'antiques fils électriques comme des notes de musique sur une portée.

Il y en a aussi, posés sur les vieilles branches d'un saule nouveau et torturé.

« Il ne faudrait pas trop traîner, j'ai l'impression qu'il va pleuvoir.

— On n'aura qu'à s'abriter au café du village. J'ai vraiment besoin d'une pause. »

Je pourrais prendre le volant, mais toute objection est inutile. Mireille remonte ce qui semble servir d'artère principale comme on remonte les arcanes du passé. Le processus est enclenché et

rien ne pourra l'arrêter. Même pas les corbeaux, seules âmes vivantes de ce bled.

« Tiens, là, regarde, c'est notre ancienne boutique... Morris et moi tenions ce magasin de fleurs avant d'immigrer en France. »

Allez, c'est parti pour la séquence retour aux sources, pèlerinage à la Mecque. Si ça peut lui faire plaisir !

« Regarde ! C'est ouvert, allez ! On rentre. Je voudrais bien savoir si... Diling, diling ! Bonjour ! Y a quelqu'un ? »

La porte en verre s'ouvre sur un capharnaüm sombre et profond.

Je me pince les narines. L'odeur de tourbe, de fleurs en décomposition m'assaille.

La boutique ressemble plus à un cabinet de curiosités qu'à une boutique de fleuriste.

Pas de compositions ni de bouquets savamment agencés ni de jolis vases ou d'étagères remplies de fleurs coupées.

Non rien de tout ça.

Au sol, des tomettes en terre cuite, et devant nous, un dédale de tables sur lesquelles sont entreposés de grands bacs de terre d'où jaillissent des plantes biscornues, des objets insolites, crânes d'animaux, alambics et fioles multiples, becs bunsen.

Oui, entre cabinet de curiosité et atelier de chimiste, l'association est étrange.

« Mais on est où là ? »

Je murmure comme si j'avais peur de réveiller la sorcière qui habite les lieux.

« C'est ici que je vivais avec mon mari. Ça a bien changé ! Quel bazar ! On se croirait dans la forêt amazonienne.

— Ah bon ? Tu as été fleuriste ?

— Tu n'as rien écouté de ce que je t'ai dit. De l'autre côté, là-bas, c'est la serre », me dit-elle, en pointant le doigt vers le fond de ce qui doit être le magasin.

La lumière est de plus en plus feutrée au fur et à mesure de notre progression.

Des ampoules Edison nues tombent le long du plafond et leurs halos jaunes donnent aux quelques fleurs et surtout aux plantes une allure monstrueuse.

C'est étrange, Luis le jardinier des Roadchester m'a toujours dit que les fleurs avaient besoin de beaucoup de lumière. Ici c'est loin d'être le cas : elles se portent bien, elles sont robustes, rustiques même si elles n'ont pas l'air très jolies avec leur tige de travers et leurs feuilles difformes.

« Mais qu'est-ce qu'on fait là ?

— Je voulais revoir un peu cet endroit et en profiter pour acheter une petite fleur avant de passer voir Nienke. Ça, tu t'en souviens quand même ? »

Nienke, Nienke, humm, j'ai l'impression de jouer au Jeopardy. Pour le thème illustre inconnu, je choisis la somme de cent livres. La réponse est Nienke, votre question Antoinette : je dirais, qui a été la meilleure amie de Mireille en CM2 ?

Buzz !

« C'est ma nourrice. Je t'ai dit que je voulais lui rendre visite. En étant dans le coin, ce serait dommage tout de même. »

J'opine et dévie habilement la conversation :

« J'avoue qu'à ta place, je ne saurais que choisir ! » dis-je en portant un regard panoramique sur l'ensemble de la boutique.

— Ahhh ! »

Un cri émane de derrière une cloison de lames de plastique. Les poils de ma nuque et de mes bras se lèvent comme un seul homme prêt à s'enfuir. Oui, mais tout le reste de mon corps reste cloué sur place. En croisant le regard de Mireille, je sais qu'elle éprouve la même chose.

« Ça vient de la serre. »

Nous franchissons les lames de plastique.

De l'autre côté, il y fait plus frais.

Il y a aussi plus de lumière qui provient de bâches transparentes tendues en guise de plafond. Mais l'oppression que je ressentais à l'intérieur du magasin subsiste. À moins que ce ne soit cette puissante odeur de tourbe et de décomposition.

En tout cas, dans la serre, c'est un véritable carnage : un océan de fleurs couchées, des vagues rouges, orangées, jaunes, blanches sur une mer sombre.

Tout est piétiné, dévasté et au milieu, un corps couché sur le ventre.

Mireille a réagi plus vite. Elle est déjà agenouillée à la hauteur de la tête d'où s'échappe un liquide rouge sombre.

« Merde ! Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Quand je la rejoins, elle a déjà retourné l'être inanimé.

J'aperçois le visage d'une jeune femme à lunettes dorées. Elles sont posées de guingois sur un nez un peu fort au milieu de longs cheveux mêlés qui lui barrent le front.

« Elle est inconsciente, il faut appeler les secours.

— Je n'ai pas de réseau ici », rétorqué-je, mon portable dans la main.

Je ne sais pas pourquoi, elle est tout empêtrée avec cette fille dans les bras comme si elle lui était tombée dessus.

Je sors dans la rue et j'appelle, je crie comme pour reprendre mon souffle après une longue apnée.

« À l'aide !... À l'aide ! »

« *R* AS. Tout est OK ici. »
Les portes du camion de pompiers se referment sur la jeune femme blessée.

Un grand gaillard blond en uniforme bleu et jaune s'approche de nous, son calepin à la main :

« Je vais prendre vos coordonnées. Vous n'êtes pas du coin ? »

Quelle perspicacité. Serait-ce mon teint hâlé qui l'a mis sur la piste ?

« J'ai grandi ici, rétorque Mireille.

— Oui, mais aujourd'hui où résidez-vous ?

— En France, près de Lille.

— Ah oui, c'est ça ! Je me disais bien cet accent ! »

Mireille le jauge comme une marchandise avariée sur l'étal du poissonnier.

Les mots de Gentry me reviennent. Ils sont tatoués dans mon crâne : « Fais-toi discrète ! »

« Pas de problème monsieur. Elle, c'est Mireille et moi Antoinette, nous sommes femmes de ménage pour une société privée qui s'appelle la CLEAN. »

Maintenant, c'est lui qui nous regarde comme du poisson pas frais.

« On transmettra tout ça à la gendarmerie.

— Ah bon ?

— Si la victime décide de porter plainte.

— Mais nous comptons repartir, on nous attend en France... »

Le pompier remonte dans le camion rutilant après avoir haussé les épaules en signe d'indifférence.

Ma collègue et moi restons sur le trottoir comme deux ronds de flan, encore abasourdies par l'agression de cette inconnue.

Autour de nous, les villageois chuchotent à tout va :

« Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver à Rosie ?

— Elle est tombée dans la serre.

— Tombée ? Comment ça, tombée ?

— Elle a trébuché quoi.

— Pas étonnant avec tout ce bazar dans sa boutique !

— Elle n'est pas tombée, on l'a frappée.

— Quoi ? Frappée ? Mais qui ? Pourquoi ?

— Prrr ! Je ne sais pas moi, un ancien amant ?

— Ou un client pas content ?

— C'est peut-être une de ses plantes bizarres qui s'est vengée. »

Un éclat de rire parcourt l'assemblée.

« Mais qui l'a découverte ? »

Les regards se posent sur nous, méfiants, soupçonneux. Mireille me tire par la manche en murmurant :

« Je crois qu'il est temps de s'éclipser. »

Je veux bien, mais avec cette foutue voiture en panne, où irait-on ?

Nous empruntons la direction opposée à notre véhicule.

Quand nous nous sommes éloignées d'une centaine de mètres vers la sortie du village, j'ose demander :

« Mais où vas-tu ?

— Je vais te présenter quelqu'un. Si elle vit toujours.

— Une garagiste ? »

Un jeune garçon d'une dizaine d'années croise notre route :

« Bonjour ! Vous n'auriez pas vu mon chien, Flam ?

— Non, désolées, nous n'avons pas croisé de chien. Dis-moi : est-ce que Margriet Morgensteir habite toujours ici ? »

Le gamin nous tire la langue et s'éloigne en courant.

OK. Bienvenue au royaume de la politesse !

Nous quittons l'artère principale pour une ruelle à droite. En contrebas, une petite maison ou devrais-je dire une cabane, tout alambiquée et de travers, âgée d'au moins deux cents ans. La chaudière des nains dans Blanche-Neige.

Mireille s'approche d'un talus aux herbes hautes et toque contre une fenêtre découpée en carreaux étroits et sales.

« Qui est-ce ? » crie une voix aiguë et éraillée.

Je me suis trompée : c'est la cahute de la sorcière de Hansel et Gretel.

« Margriet ? C'est moi.

— *Rie ?* »

Ça doit être un code.

« *Rie ! Meine Liebe !* »

Un code ou plutôt une plainte qui se mue en sanglot. Mireille pose la main sur la poignée.

« Tu crois qu'on devrait entrer ? »

Mireille hausse les épaules et actionne la porte qui grince de tous ses gonds rouillés.

Une vieille dame aux yeux blancs tend les bras dans le vide.

Engoncée dans des vêtements d'un autre temps, elle semble coincée dans son rocking-chair souffreteux et immobile sous le poids de la grand-mère.

Son visage ridé ne reflète pas son âge : ses pommettes rebondies sont lisses et roses.

Par contre, ses mains sont parcheminées et tachées et laissent transparaître une autoroute veineuse en 3 D.

Sa longue robe en drap de laine tombe jusqu'à terre dissimulant ses pieds, comme si, avec son fauteuil fatigué, elle flottait à dix centimètres du sol.

Mireille et elle se serrent longtemps dans les bras.

Autour, une pièce déjà basse de plafond est traversée par de vétustes poutres brunes.

Tout est minuscule : un évier sous la fenêtre avec un grand bac unique. Je me demande s'il y a l'électricité dans cette cabane.

La vieille dame est assise en face de la seule source de clarté.

Tout est optimisé et chaque objet semble à sa place. Même le lit ouvragé s'encastre parfaitement dans l'organisation. Il est recouvert d'un énorme édredon. À eux deux, ils mangent la moitié du salon.

Une minuscule porte au fond, peut-être la salle de bains ou un débarras. Y a-t-il seulement une salle de bain ici ? Malgré l'étroitesse des lieux, on ne se sent pas oppressé.

Une odeur de frais, de vivant remplit l'atmosphère, une odeur de fleurs des champs.

« Margriet ! Je te présente Antoinette, une collègue de travail. »

Je m'approche, impressionnée et saisis les mains qui se tendent dans ma direction.

« Enchantée, madame Margriet.

— Une collègue de travail ? Elle est femme de ménage, elle, avec ces mains-là ? »

Je les retire de leur emprise parcheminée.

« Mais je suis une vieille dame impolie. Asseyez-vous. Bienvenue dans ma modeste demeure. Mireille, tu peux prendre la boîte en fer sur l'étagère à côté de la fenêtre, il doit y avoir des gâteaux. Ce que ça me fait plaisir de te voir. Tu es partie depuis si longtemps ! C'était juste après ton mariage avec Morris Gustavson. Je me souviens, il avait plu la veille, le romarin était en fleur...

— C'était une autre vie, Margriet. Comment vas-tu ?

— Oh ! On ne demande pas ça à une vieille dame. Je suis encore là et ça commence à être long. Vigo vit avec moi désormais. Ses parents ont décidé de me mettre en maison de retraite, mais je n'ai pas voulu. La seule condition pour que je reste ici, c'est que Vigo vive avec moi. Et, tu le croiras oui ou non, il a accepté ! Tu te souviens de Vigo, mon petit-fils ? Il ne va pas tarder. Il a bientôt fini son travail. Sans lui, je ne serais rien.

— Mais qu'est-ce que tu dis là ? Tu nous enterreras tous !

— Mais j'ai hâte que ce soit moi qu'on enterre ! Racontez-moi, alors. Vous revenez de vacances à la mer, c'est ça ?

— Ça n'était pas vraiment du farniente, mais pour la destination tu as tapé dans le mille.

— Comment avez-vous deviné ça ? demandé-je en écarquillant les yeux.

— Ah ! Aujourd'hui je vois autrement, me répondit-elle dans un sourire en pointant son nez. En tout cas, ça me fait très plaisir que tu sois passée. Je n'ai plus beaucoup de visites. À part mon Vigo et la dame qui s'occupe de mes soins. Je suis devenue une vieille femme sans intérêt. J'ai bien cru que tu m'avais oubliée. »

La surface vitrée et opaque qui a remplacé son cristallin s'embue de plus en plus.

Un grincement nous tire de nos considérations mélancoliques.

« Vigo, alerte la vieille dame. Regarde qui est venu nous rendre visite ! »

Ledit Vigo, un beau jeune homme à peine sorti de l'adolescence, nous sourit timidement en nous serrant la main.

« Je ne sais pas si tu te souviens de moi, je suis Mireille, la femme de Morris Gustavson, l'ancien fleuriste. »

Le jeune homme hoche la tête sans qu'on sache ce qu'il pense vraiment.

« Tu vas pouvoir nous faire du thé.